

**CHANTAL DELBRASSINNE**

Au nord, par une montagne,  
Passé la Bretagne  
Ai tourné à gauche  
Toujours à gauche  
Bien tourné en rond.  
Cercles de vie autour de pics  
Enneigés de blanc, verdoyants, ondulants  
Sous le charme des brebis en balade.

Marche emballée  
Chaud ! Me rafraîchir  
Je m'assied  
J'écoute  
Je me couche  
J'entends  
Me vient ruisselant  
L'encens coulant de la rivière  
Me voilà déjà embrumée

Boussole me raconte,  
À l'est par un cours d'eau  
Ai rencontré la claire fontaine  
M'y suis jusqu'aux cheveux baignée.

Sous l'eau exactement,  
Du bac abreuvoir en grès  
Yeux tout ouverts,  
Je scrute de tout près  
La pierre sculptée par les gouttes

Je la grave, je l'empreinte  
D'une caresse indélébile  
Minute de danse contemporaine  
Le corps en liesse au ralenti se frotte  
Les parois impriment ma peau  
D'un monolithe audacieux.

Un bond m'élance sur la prairie.  
Je m'enroulade des chatouillis de l'herbe.  
Je m'enrobe de verdure.  
Me voilà botte de chicorée, de trèfles à 3 feuilles.

Héhé l'oiseau  
Bien l' bon jour !  
Ok je viens  
Embarquement !

Au sud, par un lac pas gelé,  
J'accompagne l'oiseau  
Dans sa migration.

Il me raconte des salades  
Sur l'histoire de l'air qui passe.  
Il me respire des rafales  
De pluie en gouttes.  
Il me presse de m'arrêter, de planer.

Je plane, je plane, je plane...  
Sans direction exactement  
Sans pas, sans gauche, droite, milieu  
Rien à dire, tout à être.

Yeux fermés sur ciel vert,  
Je me dépouille, me désherbe  
Yeux ouverts sur ciel orangé,  
Je me soleille de vesprée  
Me couvre de chaleur rosée.

A l'ouest par des chemins  
Descente de nuages vers toits  
Retrouvailles avec l'humain.

Approche d'une cabane de bois,  
D'arbres à picorer, d'un enfant émerveillé.

Salut l'oiseau  
Kelavietesoidouce  
Ne me réveille pas... trop tôt

Jets de vie  
Arrosoir de lumières sur paupières  
Familière oiselle qui bouche à bouche  
Touches de couleur dessinant l'horizon  
Rivière où nagent les premiers bains

Lainière qui tisse le molletonné au dehors  
Pas infirmière simple sorcière  
Faiseuse de sons musés sur visage  
Stagiaire de tous pas, j'apprends  
Source que remonte le poisson vers la mer  
Sourire qui regarde mes pairs  
Silence qui accueille le chaos  
Culte perma qui cycle la terre  
Boucle qui façonne des liens  
Repos qui fleurit conseil  
Nuit qui veille aux grains de beauté

Je suis la nourricière

Je me demande si la nourricière  
Est sortie de la souricière.  
De fourmilière en fourmilière,  
Elle en a eu marre  
De jouer à l'infirmière,  
S'est cousue de fil de sorcière  
Un habit où la magie erre hors ornières.  
Familière des rivières,  
Stagiaire des ouvrières de tous poils,  
Elle s'est lancée à la vie sans filets.  
Par-là, par ici  
Elle est où maintenant elle nourrit

Mais...le jeu en valait le lys  
Royales ou pas,  
Les pattes de poules se trémoussaient...  
Elles avaient choisi le niveau de la jouissance optimal,  
Celui qui meut au plus intime du squelette.

Et le jeu en vaut l'itinérante expo.  
Bal d'onomatopées enjazzées.  
Il faut juste essayer a soufflé le saxo

Donc, anytime anywhere,  
Chantent les os, les choses et les chhh  
Au bal des rues pavées de solos  
Vois... entends... respire... danse...

Or la balle au pied aboutit parfois à

Savourer le jeu dans l'oeil.

Ni arbre ni tapis pour  
Trébucher le regard doux  
Car chaque jeu en vaudra la légèreté.

Débauche de tissu dansant au vent de fenêtre ouverte  
Me raconte en ombre chinoise le bercement de la vie dans l'instant.

Etoffe... tissée à souhait  
En vague autour de mes pourtours  
En port altier sur ma tête  
En drapé sur mes épaules  
J'aime à m'en entourer

Je la ramasse  
Bleue à carreaux  
Je l'attache.  
De manche à manche  
Autour d'un tronc d'arbre...  
Ainsi va la veste...  
A qui l'apprivoisera

Pourquoi ?  
Parce que  
Pourquoi ?  
Parce que la vie se meut en formes, émotions,  
Tel tissu tramé ou pas, à motifs ou pas,  
Transformable à souhait.  
Nourricière, elle accompagne le mouvement  
Elle compose les voyages où émerge l'instant

## **ANONYMES**

1.

à l'est par un cours d'eau  
aimer les pieds nus  
et la majesté des fleuves  
une vache au pré broute  
c'est matin ou c'est soir  
c'est aujourd'hui à jamais

au sud par un lac

naître algue brume et poussière  
gagner le ressac se savoir eaux  
ânesse de patiences et d'aubes  
se hisser arbre  
et marcher vers une paix

à l'ouest par les chemins  
engendrer mots et saisons  
explorer sans hâte  
les pluies du mois d'août  
les plaisirs de sphaigne  
être boue en totale quiétude

au nord par les montagnes  
devenir le froid s'incarner  
poisson et frayer les voies boréales  
s'investir caillou  
s'écrouer roc encre de blanc  
se taire et se perdre dans le silence

2.

je suis fil noir sentier de désespoir  
je suis fil par-dessus les douves  
je suis fil de prairie et de fenêtre ouverte  
je suis fil qui se coud je suis entrelacs et lice du tapissier  
je suis fil qui s'épingle d'arbre en arbre  
je suis fil lumière des rosées  
je suis fil je suis toile labyrinthe aux rives de l'eau  
je suis fil de message fil d'ourlet et de pensée  
je suis fil à fil perdu aux brins de liseré  
je suis fil fileuse patience d'étoiles  
je suis fil à couper dans la baratte  
je suis fil à suivre  
je suis fil à l'écart  
je suis fil de vies sauvages  
je suis fil je suis fille de fonte et de frégate  
je suis fil je suis fille aux bruits de la ville  
je suis fil et fille  
je suis fille et fil  
et je file un coton pas parfait

3.

ils s'arrêtent au bord de la route le long du champ – quelques boules de coton sont restées accrochées après la récolte – elle en cueille une : elle n'avait jamais vu de coton brut auparavant

elle voudrait filer la boule de coton pour en broder le fil, et aussi ne pas l'extraire de sa gangue végétale et piquante – il faudrait choisir, et la vie passe

la broderie devrait être parfaite – et elle ne veut rien faire qui soit parfait – c'est une part essentielle de son être au monde

4.

Ce que je vois...

Un nez épais et gras

blanc comme la chair

monté de deux lunettes noires sans verre

qui ne servent à rien,

à côté d'un sablier sans fortune

jaune aux extrêmes,

bleu à l'arrivée ?

Saturne ? Le temps ?

Un machin orange vif...

Il ne ressemble à rien,

y a du gris.

Ce qui est vif et orange aime le gris.

Conclusion : Je ne vois rien sans lunettes, je vais les prendre...

J'aurai un gros nez qui camouflera le reste,

Du travail pour l'esthéticienne

Un masque de beauté

Et le temps coulera

sans bougie, sans feu et sans ananas.

Je n'aime pas les ananas. Ça fout le feu écarlate au sablier de bois. Ceux en plastique ne fondent pas.

Le temps est dans tout, même moi.

A quoi sert ? ... de courir si on ne rattrape pas ?

La chandelle qui monte un escalier de bois,

la chambre où dort celle que j'aime,

ses lunettes posées sur la table de chevet qui attendent son réveil indiscret.

Le temps suspendu dans le souffle de la chair, le jour attendu qui reste lettre morte.

A quoi sert de courir si on ne rattrape pas... ?

Le pas du soleil qui vient dans la nuit,

la nuit moins épaisse, le phare d'une bougie.

A quoi servent les restes épars, sans établi.

Le voyage s'il n'y a nul lieu où rentrer.

Et, la chair qui voyage aime-t-elle voyager?

A quoi sert l'espoir accroché, la clé dans la poche, l'odeur du quartier, un numéro à appeler ?

A quoi sert de partir... si c'est pour rester.

Accrochés au barrage de l'âge, à la mémoire des pieds, ceux qui gravissaient avant descendent maintenant. La rue, le monde, le vent, le quartier.

Ils glapissent en gloussant, ils étalent en vivant, aspirent en gelant.

A quoi sert la plume d'un nénuphar ou d'un pigeon ?

Trempée dans l'amertume, elle glapit en succions.

Elle suce le temps comme on suce un sable d'or et de fils d'argent, sans ramener personne dans les bras de l'amour qui file en mourant.

On enterre nos âmes, l'oubli est un voyage.